

L'amour à contre-cœur

Prolégomènes à une pensée de l'ironie chez Alberto Savinio

Angelo Vannini

Université Paris Ouest Nanterre La Défense

a.vannini@u-paris10.fr

Dans la comédie d'Aristophane intitulée *Les Nuées*, le protagoniste Strepsiade, un campagnard endetté jusqu'au cou, est déterminé à joindre l'« l'école » de Socrate avec le but d'échapper à ses créanciers, car il a entendu quelque part que cette personne enseigne à ses disciples l'art de gagner n'importe quelle cause. Il se déclare donc prêt à se soumettre, coûte que coûte, à sa pédagogie, « pourvue que j'échappe », dit-il au chœur, « à mes dettes et que, dans le monde, j'aie la réputation d'être hardi, beau parleur, audacieux, effronté, impudent, assembleur de mensonges, jamais à court de paroles, routier de procès, pilier de lois, cliquette, renard, tout rouerie, souple comme lanière, narquois, glissant, hâbleur, cible à aiguillon, canaille, retors, revêche, lèche... »¹. Par le mot « narquois » Hilaire van Daele a traduit le grec εἴρων, dont la signification à cette époque-là² ne ressortissait guère à la raillerie, ni à l'ironie telle que nous l'entendons aujourd'hui.

Le substantif εἴρων, d'où dérive le mot ironie (εἰρωνεία), qualifie plutôt un certain type de comportement d'une personne, à savoir un dissimulateur, quelqu'un qui connaît bien l'art de feindre³. Une expression anglaise assez juste pour traduire ce mot est « double-talker », désignant tel qui tient un discours double, ou, si l'on veut, qui fait un *double jeu* et tient deux rôles. On pourrait dire en français un hypocrite, et de cette ὑπόκρισις il conviendra retenir ce que ὑποκρίνεσθαι voulait originellement dire, soit jouer un rôle.

Afin d'apprendre cet art du double jeu dans les discours, Strepsiade s'adresse à Socrate. Le fils de Sophronisque a en effet beaucoup affaire au concept de l'ironie, si bien que l'expression « ironie socratique » est devenue proverbiale. Elle doit son origine à deux passages platoniciens, l'un tiré de *La République* et l'autre du *Banquet*, dans lesquels le grand

¹ Aristophane, *Tome I, Les Acharniens – Les Cavaliers – Les Nuées*, texte établi par Victor Coulon et traduit par Hilaire van Daele, Paris, Les Belles Lettres, 1995, p. 182. Ce sont les vers 443-451.

² Les *Nuées* furent représentées aux Grandes Dionysies de l'an 423, sous l'archontat d'Isarchos.

³ Cf. Bergson L., «Eiron und Eironeia», *Hermes*, 99 (1971), Stuttgart, Franz Steiner Verlag, pp. 409- 422; Markantonatos G., «On the Origin and Meanings of the Word EIRONEIA», *Rivista di Filologia e di Istruzione Classica*, 103 (1975), Torino, Loescher, pp. 16-21; et aussi Vlastos G., *Socrates, Ironist and Moral Philosopher*, Ithaca (US), Cornell University Press, 1991.

penseur et écrivain athénien n'hésite point à employer le mot εἶρων pour faire référence à un aspect singulier de l'attitude philosophique de son maître⁴. Dans le premier livre de *La République*, en plein milieu d'une discussion sur ce qu'est la justice, Socrate, doutant de la possibilité de déterminer une réponse, demande à son interlocuteur Thrasymaque d'être gentil et de ne pas se fâcher contre lui. Platon tissa la scène comme il suit :

Ne te fâche pas contre nous, Thrasymaque ; si nous faisons fausse route dans l'examen de la question, lui et moi, sois persuadé que c'est contre notre intention. [...] Sois persuadé, cher ami, que nous y mettons tous nos soins ; mais le fait est, je le vois, que la tâche est au-dessus de nos forces. C'est donc de la pitié que vous autres, les habiles, devez avoir pour nous, bien plutôt que de la colère.

À ces mots, il fit un éclat de rire amer, et s'écria : O Hercule, voilà bien l'ironie (εἰρωνεία) ordinaire de Socrate ! Je le savais, moi, et j'avais prédit à la compagnie que tu refuserais de répondre, que tu singerais l'ignorant, et que tu ferais tout plutôt que de répondre, si on te posait quelque question.⁵

Que le mot εἶρων eût une connotation négative, cela paraît bien clair dans la tirade du personnage d'Aristophane dans les *Nuées* ainsi que dans la fin du *Sophiste* de Platon, où l'adjectif εἰρωνικός est attribué au sophiste dans la mesure où celui-ci, ne sachant pas la vérité sur quelque chose, s'en prétend tout de même détenteur⁶ : dans sa valeur la plus dépréciative, le mot εἶρων pouvait dénoter même une sorte de charlatan. Dans ce contexte, une question devient pour nous essentielle : la posture d'ignorant que Socrate se plaît à prendre face à Thrasymaque, est-elle feinte ou non ? Dans les textes platoniciens le mot εἶρων est attribué à Socrate (et il est presque toujours attribué à Socrate) parce que celui-ci *semble*, au début de ses enquêtes, feindre l'ignorance à propos des questions sur lesquelles il aura, sinon plus, certainement mieux à dire que les autres. Je souligne « semble », puisque, quand il affirme qu'à propos de tel ou tel sujet il n'en sait rien, nous ne pouvons pas savoir s'il est sincère ou non – nous n'arrivons en effet jamais à savoir si cet ignorant qu'il fait semblant d'être, qu'il

⁴ Sur l'ironie de Socrate nous ne pouvons pas taire l'importante étude de Søren Kierkegaard *Om Begrebet Ironi med stadigt Hensyn til Sokrates (Le Concept d'ironie constamment rapporté à Socrate)*, que l'on peut lire dans le II tome des *Œuvres complètes* (Paris, Éditions de l'Orante, 1975). Sur la figure et la philosophie de Socrate, je ne connais rien de mieux que l'étude de Jan Patočka, *Sókratés: přednášky z antické filosofie*, Praha, Státní pedagogické nakladatelství, 1991, dont je crains qu'il n'existe pas encore de traduction française.

⁵ Plat. *Rep.* I 336e-337a, selon la traduction d'Émile Chambry. Cf. Platon, *La République. Livres I-IV*, traduction d'Émile Chambry, introduction d'Auguste Diès, Paris, Les Belles Lettres, 1948, pp. 83-84.

⁶ Cf. Plat. *Soph.* 268a-c.

est *censé* faire semblant d'être, est un semblant ou non. Socrate avait demandé à Thrasymaque de la pitié (ἐλεεῖσθαι), sans être pris au sérieux ; nous allons lui accorder le bénéfice du doute et, ce faisant, nous allons garder cette pitié à l'esprit, au moins pour un moment, jusqu'à ce que nous soyons appelés à la penser par une autre voie.

Dans *Le Banquet*, l'attribut négatif de dissimulateur/hypocrite n'est pas imputé à Socrate par un adversaire de la discussion, mais par son cher et fidèle Alcibiade, en plein milieu d'un éloge de son ami. Alcibiade, faisant une véritable, franche et solennelle louange de Socrate, dit que celui-ci « passe son temps à faire le naïf (εἰρωνεύόμενος) et le gamin avec les gens »⁷ ; ensuite il explique à la compagnie comment il a essayé d'obtenir les faveurs sexuelles du maître :

Or donc, messieurs, la lampe une fois éteinte et les esclaves sortis, je crus sage de ne pas jouer au plus fin avec lui et de lui dire ouvertement mon idée. Je le poussai donc en murmurant : - Socrate, tu dors ? – Pas du tout, répondit-il. – Tu sais ce que j'ai pensé ? – Quoi donc, au juste ? – Eh bien ! que tu étais le seul amant digne de moi, et que tu sembles hésiter à me faire ta déclaration. Or, voici mon sentiment : je trouverais tout à fait absurde de ne pas te complaire sur ce point, comme d'ailleurs sur d'autres, au cas où ma fortune ou mes amis pourraient t'être utiles. Car rien ne me tient plus à cœur que de me perfectionner, et je doute que je puisse trouver ailleurs un auxiliaire plus qualifié pour cela. Et j'aurais même bien plus de honte, devant des gens intelligents, à avoir refusé mes faveurs à un homme comme toi, que, devant une foule d'imbéciles, à te les avoir accordées ! À l'ouïe de ces paroles, Socrate, avec cet air tout à fait naïf (μάλα εἰρωνικῶς) qui est si bien à lui et dont il est coutumier, me dit : - Eh bien ! cher Alcibiade, tu ne m'as pas l'air si étourdi que ça, s'il est vrai que je possède les dons que tu m'attribues et le pouvoir de te rendre meilleur. Sans doute auras-tu vu en moi une beauté peu commune et infiniment supérieure à la grâce qui est la tienne ; et si cette découverte t'engage à la partager avec moi et à échanger beauté contre beauté, ce n'est pas une mauvaise affaire que tu combines à mes dépens, puisque tu n'entreprends rien moins que d'acquérir une beauté réelle à la place d'une apparence de beauté, c'est-à-dire, en fait, de troquer *du cuivre contre de l'or*. Mais commence par

⁷ Plat. *Symp.* 216e.

t'assurer, heureux homme, que tu ne te méprends pas sur le rien que je suis ! Car le regard de la pensée ne s'aiguise que lorsque la vue commence à baisser : et tu en es encore fort loin !⁸

Voilà que Socrate lui a répondu μάλα εἰρωνικῶς, dit Alcibiade, d'une façon très dissimulatrice. Devrions-nous prendre cette réponse pour une moquerie ? La perspective avancée ici par Socrate, est-elle sincère ou non ? Peut-être s'agit-il d'une question impossible à trancher⁹. Que Socrate soit un εἴρων, ceci a été dit par Platon, *mais il l'a dit avec ironie*. À mon avis cette circularité affecte le concept d'ironie en le rendant paradoxal et produit une sorte de théâtre à cause duquel il n'est plus possible de décider si ce qui a été joué est un jeu ou non. Il est en somme impossible de discerner le domaine du masque de celui de la réalité. Je parle ici de théâtre dans un sens radical, à savoir celui qui implique toujours l'indécidabilité par rapport aux *marges du jeu*. Car l'essence du théâtre, sa condition de possibilité, n'est rien d'autre que *l'impossibilité d'arriver à une telle sentence*, l'impossibilité de juger si c'est la vie qui s'est métamorphosée en jeu, ou bien le jeu qui se métamorphose en vie. Le théâtre est bâti sur cette équivoque, de même que l'ironie. Aussi le paradoxe de l'ironie est-il en ceci, qu'il se peut toujours que l'ironie ne soit pas du tout ironique.

Or, si en tâchant de saisir un certain concept de l'ironie je fais appel au paradoxe, c'est bien parce qu'il s'agit justement d'un paradoxe ce à quoi l'écrivain italien Alberto Savinio¹⁰ voudrait nous initier.

En 1944 Alberto Savinio composa un remarquable essai d'introduction pour l'édition des œuvres de Lucien de Samosate, dont l'éditeur Bompiani lui avait confié le soin¹¹. Voilà que nous sommes déjà entrés dans un espace particulier, sacré à la littérature, dont nous aussi nous aurions à prendre soin ; c'est un espace un peu flou, capable de prendre plusieurs noms, dont celui de *double*. Ne nous trouvons-nous pas déjà « en double », et même doublés, par le fait que l'un des écrivains les plus ironiques de la littérature italienne écrit un essai

⁸ Plat. *Symp.* 218c-219a. La belle version française que nous avons reportée est celle du poète Philippe Jaccottet. Cf. Platon, *Le Banquet*, traduit par Philippe Jaccottet, postdialogue de Claude Jaquillard, Lausanne, Éditions de l'Aire, 1979.

⁹ Sur la question de la double ironie de Socrate et de Platon, qui est aussi une ironie au carré, cf. Griswold Ch.L., «Irony in the Platonic Dialogues», *Philosophy and Literature*, 26, Baltimore, John Hopkins University Press, pp. 84-106, 2002.

¹⁰ J'écris « écrivain » par économie, car il fut aussi compositeur (de concerts aussi bien que de ballets et d'opéras), musicien, peintre, dramaturge, scénographe, metteur en scène, essayiste et critique ; le seul « genre » qu'il n'a jamais pratiqué c'est la philosophie, parce que toute son activité n'était au fond que philosophique.

¹¹ Luciano di Samosata, *Dialoghi e saggi*, traduzione di Luigi Settembrini, introduzione note e illustrazioni di Alberto Savinio, Milano, Bompiani, 1944.

d'introduction sur la personnalité et sur l'œuvre de l'écrivain le plus ironique du monde ancien ?¹²

Dans cet essai Savinio présente son double, son « collègue en intelligence » (l'appelle-t-il ainsi), comme une sorte de Voltaire avant l'heure. Mais Savinio écrit aussi que Lucien, dans sa croisade pour le clair esprit, agit avec ferveur, avec violence, même avec cruauté parfois, contre certains de ses contemporains, tels qu'Alexandre d'Abonothéicus, un faux prophète, ou le philosophe Pérégrinus Protée, que Lucien se plaît à traiter d'imposteur¹³. Cette cruauté, écrit Savinio, est en contradiction avec « *l'indulgente saggezza cui naturalmente dovrebbe indurre la chiarezza di mente* » : la clarté d'esprit doit comporter pour Savinio une indulgente sagesse, qui ne saurait être que la sagesse de l'indulgence – une sorte de pitié. Il ajoute ceci à son discours :

In Luciano la mancanza di pietà nonché dispiacere sorprende, in uomo cui la pratica del pensare e l'esercizio dell'ironia soprattutto avrebbero dovuto ispirare e insegnare la pietà; perché l'ironia – e qui io parlo anche per me e lo dico alle orecchie fini – l'ironia è una forma di amore indiretto: è l'amore più pudico, l'amore più geloso.¹⁴

Dans cet essai Savinio n'explique pas ce qu'il entend par amour indirect ; de plus, cette phrase est tout ce qu'il nous dit au sujet de l'ironie. Or s'il est vrai qu'il ne précise point son idée, il n'en reste pas moins qu'il nous la donne à penser. Pour commencer à la penser, nous devrions d'abord concevoir ce que l'amour peut être dans son sens « direct ».

Entre 1932 et 1935, Alberto Savinio collabora avec la revue juridique *I Rostri*, en réalisant une série de dessins des procès les plus célèbres de l'histoire, tels que celui de Socrate, de Jeanne d'Arc, de Jésus Christ, de Galilée, etc. À chaque dessin, l'auteur ajouta une petite description, quelques mots sur l'idée qui lui avait permis de donner forme au dessin. En commentant celui de Galilée, il écrit de façon provocante que le savant, le

¹² Une véritable étude sur le rapport entre Savinio et Lucien n'a jamais été faite, et nous sommes parmi ceux qui en ressentent la plus vive exigence. À ce sujet mérite d'être mentionné le bel article de Luigi Bravi, «Il mito in Alberto Savinio : Alcesti di Samuele», *Seminari romani di cultura greca*, I,2 (1998), Roma, Edizioni Quasar, pp. 365–371.

¹³ Cf. les œuvres de Lucien *Alexandre ou le faux prophète*, et *Sur la Mort de Pérégrinus*.

¹⁴ Savinio A., *Scritti dispersi. 1943-1952*, a cura di Paola Italia, con un saggio di Alessandro Tinterri, Milano, Adelphi, 2004, p. 36. « Chez Lucien le manque de pitié non seulement déplaît, mais aussi surprend, chez un homme auquel la pratique de la pensée et l'exercice de l'ironie auraient dû par-dessus tout inspirer et enseigner la pitié ; parce que l'ironie – et ici je parle aussi pour mon compte et je le dis aux oreilles fines – l'ironie est une forme d'amour indirect : c'est l'amour le plus pudique, le plus jaloux » (Toutes les traductions de Savinio en français dans cet article sont à moi).

scientifique, est le type le plus pur du mystique. Ce qu'il entend par mysticisme, c'est « l'amour, la passion et la foi que les êtres humains ont pour la Vérité Unique »¹⁵. Peu importe, dit Savinio, si le mirage que nous appelons « vérité » c'est Jésus Christ ou la Démocratie, Mahomet ou la Science, Octavien Auguste ou le doute philosophique, « croire dans la sainteté de cette idole évanescence et ténue, c'est adopter une attitude mystique, c'est assumer toutes les conséquences mentales, psychologiques et pathologiques que ladite attitude comporte »¹⁶.

Il me semble que ce concept de mysticisme soit un cas particulier d'une structure plus générale que Savinio tenta de signifier dans l'introduction aux œuvres de Lucien à travers l'image implicite de l'amour dans sa manière directe. Dans ce sens, la cruauté qu'il a repérée chez Lucien, n'est que la conséquence d'une sorte de mysticisme dans l'écrivain le plus lucide, le plus sceptique et ironique – le plus cartésien, si l'on veut – du monde antique. Cette contradiction donne la chance à Savinio de penser l'ironie d'une manière certes contradictoire, mais aussi riche de sens. Il remarque en particulier que la plupart des gens sont rongés d'envie, voire de haine, à l'égard de ceux qui semblent ne porter aucun poids sur les épaules, ceux qui au lieu de souffrir, au lieu d'être plongés dans le labeur de la vie, vivent sur la surface et librement respirent, regardent et jugent les autres. À telle observation il ajoute tout de suite ce qui suit:

Chi assicura che costoro non hanno peso di sofferenza sulle spalle e dunque *non sono umani*? Una grande sofferenza è in questi uomini, più dissimulata, più pudica, ma più lancinante pure, e forse maggiore della massiccia e patente sofferenza degli altri.¹⁷

Più dissimulata e più pudica. Voici que revient la dissimulation, c'est-à-dire l'ironie, l'originelle, la grecque εἰρωνεία. En outre, c'est la deuxième fois dans cette introduction que Savinio emploie l'adjectif *pudico*. Question de pudeur. C'est-à-dire de réserve, réticence, discrétion, silence, circonspection, mystère... aposiopèse.

¹⁵ Savinio A., *Dieci processi*, a cura di Gabriele Pedullà, con dieci disegni dell'autore, Palermo, Sellerio, p. 51.

¹⁶ *Ibidem*.

¹⁷ Savinio A., *Scritti dispersi. 1943-1952*, a cura di Paola Italia, con un saggio di Alessandro Tinterri, Milano, Adelphi, 2004, p. 38. « Qui peut assurer qu'ils n'ont pas le poids de la souffrance sur les épaules et donc *ils ne sont pas humains*? Une grande souffrance est en ces hommes, plus dissimulée, plus pudique, mais plus lancinante aussi, et peut-être plus grande de la massive et patente souffrance des autres ».

L'ironie, dit-il dans cet essai, l'ironie en tant que forme d'amour indirect, c'est l'amour le plus pudique, le plus jaloux. L'ironie ne partage en rien l'immersion propre à l'amour ; néanmoins elle *est* amour – le plus pudique, le plus jaloux. Voici le paradoxe que Savinio nous donne à penser, l'ironie comme amour qui opère de façon *indirecte*.

Un exemple de cet amour indirect nous est donné implicitement par Savinio lui-même. À la fin de son introduction, il accorde quelques mots à la traduction¹⁸ qu'il a choisi d'adopter pour son édition des œuvres de Lucien :

La sua traduzione di Luciano, Luigi Settembrini la fece entro un periodo di cinque anni nell'ergastolo di Santo Stefano. Alla fine del lungo saggio « intorno la vita e le opere di Luciano », Settembrini stesso dichiara : « *Per non perdere interamente l'intelligenza, che ogni giorno mi va mancando, per non perire interamente nella memoria degli uomini, mi afferrai a Luciano e mi proposi di tradurre le opere nella nostra favella... Per cinque anni vi ho lavorato continuamente fra tutte le noie, i dolori e gli orrori che sono nel più terribil carcere, in mezzo agli assassini ed ai parricidi : e Luciano, come amico affettuoso, mi ha salvato dalla morte totale dell'intelligenza* ». Abbiamo veduto che l'animo di Luciano, ultimo poeta pagano, era privo al tutto di pietà ; tale però è la ragione profonda dell'arte, che a distanza di diciassette secoli l'opera di questo « spietato » porta ancora il conforto della vita a un uomo che « muore » nel carcere. Come non tenere conto di una ragione così essenziale ?¹⁹

167

DICIEMBRE
2015

Voici les vertus de l'amour indirect, l'absence de pitié de Lucien a agit avec pitié. Mais ici Savinio nous dit quelque chose de plus, à savoir que cette action d'amour a eu lieu à cause de la « raison profonde de l'art ». Ce qu'il est en train de nous suggérer, c'est que l'essence de l'art, sa condition de possibilité, est intimement liée à l'ironie. Aussi l'introduction de Savinio

¹⁸ C'est la traduction que Luigi Settembrini, patriote et homme de lettre, réalisa lorsqu'il était en prison, dans les années cinquante du XIXe siècle.

¹⁹ *Ibidem*, p. 51. « Sa traduction de Lucien, Luigi Settembrini l'accomplit dans une période de cinq ans pendant sa réclusion à perpétuité dans la prison de Santo Stefano. À la fin du long essai « autour de la vie et des œuvres de Lucien », Settembrini lui-même déclare : « *Pour ne pas perdre entièrement l'intelligence, qui de plus en plus m'abandonne, pour ne pas périr entièrement dans la mémoire des hommes, je m'agrippai à Lucien et me proposai de traduire ses œuvres dans notre idiome... Pendant cinq ans j'y ai travaillé continuellement parmi toutes les ennuies, les douleurs et les horreurs qui sont dans la plus terrible des prisons, en plein milieu des assassins et des parricides : et Lucien, tel qu'un ami affectueux, m'a sauvé de la mort totale de l'intelligence* ». Nous avons vu que l'âme de Lucien, dernier poète païen, était tout à fait dépourvue de pitié ; mais telle est la raison profonde de l'art, qu'après dix-sept siècles l'œuvre de cet « impitoyable » donne encore le réconfort de la vie à un homme qui « se meurt » en prison. Comment ne pas tenir compte d'une raison si essentielle ? ».

aux œuvres de Lucien contient-elle l'embryon ou la semence d'une esthétique de l'ironie – une esthétique dans laquelle l'ironie est considérée comme un élément essentiel de l'art.

Dans la dernière partie de son essai, dans une note de bas de page, Alberto Savinio établit une corrélation entre ironie, intelligence et prose. L'opposition entre poésie et prose ne doit pas être comprise comme un simple contraste de genre. Quand il affirme qu'il est possible de penser « que la poésie est un phénomène de stupidité ou à tout le moins qu'une considérable dose d'inintelligence est favorable à la naissance de la poésie »²⁰, il n'entend pas blâmer l'écriture en vers, ni prendre le poète pour un idiot ou un fou ; au contraire, il dit cela en raison de ce qu'il considère comme écriture *quel qu'en soit le genre*, à savoir, une pratique de pensée nécessairement liée à l'intelligence.

Nous pourrions remarquer en passant que Savinio avait déjà trouvé la manière, quant à lui, de (ne pas) répondre à la question que nous avons soulevée tout à l'heure, à savoir si la profession d'ignorant que Socrate n'hésite pas à faire est une comédie ou non. Dans une autre note en bas de la même page il écrit :

L'ignoranza a partire da un certo grado d'intelligenza non opera più, non ha più potere, e a partire dal detto grado avviene a noi come a Sigfrido dopo che ha assaggiato il sangue del drago : si apre anche per noi il linguaggio degli uccelli, e ci accorgiamo di sapere anche quello che non sappiamo.²¹

À cause de l'intelligence, l'ignorance n'est plus à l'œuvre, dit Savinio – mais de quel type d'intelligence est-il en train de parler ? La phrase « nous nous rendons compte de savoir même ce que nous ne savons pas » semble viser une sorte d'omniscience, quelque chose qui ressortit à la divinité plutôt qu'à l'être humain. Ce n'est pas ainsi, car en réalité il n'est plus question de connaissance : le savoir dont parle l'auteur est quelque chose au-delà du savoir. Le « certain degré » d'intelligence à partir duquel l'impossible se fait possible est bien celui qui nécessite la pratique de l'ironie, et que la pratique de l'ironie à son tour nécessite. L'ironie et l'intelligence sont pour Savinio strictement liées, elles s'appellent et se répondent l'une l'autre. Il paraît évident que ce qu'il appela « poésie » avec une certaine mésestime, n'est rien

²⁰ *Ibidem*, p. 53, note 1.

²¹ *Ibidem*, p. 53, note 2. « L'ignorance, à partir d'un certain degré d'intelligence, n'est plus à l'œuvre, n'a plus de pouvoir, et à partir dudit degré, il nous advient le même qu'à Siegfried après avoir goûté le sang du dragon : s'ouvre pour nous aussi le langage des oiseaux, et nous nous apercevons de savoir même ce que nous ne savons pas ».

d'autre que la manière d'écrire qui trouve son inspiration à la faveur d'une immersion irréfléchie, comme dans un état de transe. Cette façon d'écrire, dit Savinio, *non è civile*, n'est pas « civile ». En revanche, il considérerait la prose – ce qu'il appelait « prose » – une pratique d'écriture qui est davantage « civile » à cause de la réflexivité et, pour ainsi dire, de la circularité de la conscience ; autrement dit, à cause de la présence de l'ironie. L'ironie est donc au cœur, non seulement du concept savinien de l'art, mais aussi de son idée (ou idéal) de la littérature en tant qu'activité *éminemment civique*. Si et comment l'ironie pourrait être l'élément fondamental de la fonction, au point de vue social, la plus importante de la littérature, c'est une des questions qu'Alberto Savinio nous a léguées à travers ses œuvres, et que cet article a tâché de montrer.

